Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 5 (1955)
Heft: 4

Artikel: Philosophie et philosophies
Autor: Reverdin, Henri
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380635

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SOCIÉTÉ ROMANDE DE PHILOSOPHIE

SÉANCE ANNUELLE
12 juin 1955

PHILOSOPHIE ET PHILOSOPHIES

Les philosophes s'expriment volontiers au singulier ; ils disent : la religion, la morale, l'art, la science ; ils disent aussi : la philosophie.

Sommes-nous fondés à parler de *la* philosophie, ce qui désignerait, je pense, une philosophie unique, seule parfaitement valable — que celle-ci soit tenue pour « réalisée », ou comme en voie de réalisation, ou encore pour réalisable ?

En d'autres termes, admettons-nous l'unicité réelle de la philosophie, ou son unicité virtuelle ? Est-ce à *la* philosophie que nous en appelons dans nos méditations solitaires et dans nos entretiens et discussions ? Croyons-nous qu'en nous-même, et qu'entre nous, l'accord soit sinon réalisé, du moins souhaitable, souhaité et possible ?

Ou bien, la diversité des tendances, des doctrines, des systèmes philosophiques doit-elle, tout au contraire, être considérée comme l'état normal et définitif de la recherche humaine, que cela nous plaise ou nous déplaise ?

Hommes, nous avons chacun à vivre et à penser dans des conditions et en une suite de circonstances singulières. Devant nous et en nous-même se nouent, se développent, se rompent des rapports multiples et divers ; devant nous : dans le monde dit extérieur ; en nous : dans notre organisme physique et dans notre psychisme. Ces rapports se nouent, se développent et se rompent, ou sans que nous le voulions, ni peut-être le sachions, ou sous le regard de notre conscience, ou encore de par notre propre volonté.

Philosophes parmi les hommes, nous nous intéressons certes à la variété indéfinie, à la multiplicité inépuisable du monde concret et des êtres individuels, mais nous cherchons aussi à discerner des analogies, des similitudes, à opérer synthèses et identifications.

N. B. Avant de commencer mon exposé, je rappelai aux membres présents de la Société romande en combien d'occasions nous avions, ensemble, « discuté philosophie » : à nos séances annuelles, à nos réunions dans les groupes de Genève, Lausanne et Neuchâtel, à la Société suisse de philosophie, aux congrès des Sociétés de philosophie de langue française, à des congrès internationaux, etc. C'est en pensant à tous ces entretiens que je me suis senti pressé d'examiner devant eux le problème que pose la pluralité des philosophies. Je l'ai fait avec le vœu fervent que la discussion qui suivrait éclaire notre pensée quant à *la* philosophie, à laquelle nous aspirons.

La philosophie n'a-t-elle pas été définie : la recherche de l'unité ?

C'est, en somme, l'un des aspects du problème de l'un et du multiple que j'aborde ici en traitant de « philosophie et philosophies ».

Dirigez-vous votre attention vers la diversité ? Voici que s'ouvrent devant votre pensée, comme autant de mondes grandioses et captivants, les philosophies d'un Platon, d'un Aristote, d'un Plotin, celles de Thomas d'Aquin, de Spinoza, de Leibniz.

Recherchez-vous la parenté qui peut unir ces maîtres de la pensée, vous direz (sans prétendre qu'ils soient des frères parfaitement conciliés) que, tous, ils ont voulu parvenir à *la* philosophie ou s'approcher d'elle.

Lorsque, pour mieux philosopher, nous étudions les œuvres de nos devanciers et de nos contemporains, nous avons à le faire dans des conditions variées.

Telle philosophie est envisagée rétrospectivement, je veux dire que nous cherchons à la suivre dans son devenir (déjà révolu). En historiens, nous nous efforçons de la reconstituer telle qu'elle se forma au gré des événements qui se produisirent dans la vie de son auteur. En interprètes, nous nous ingénions à découvrir (dégagés des circonstances de cette vie) les ordres logique, rationnel, et organique des idées et ensembles d'idées qu'engendra une intuition, une inspiration, une découverte, et qu'une méthode vint justifier : la philosophie est comme un arbre dont les racines... le tronc... et les branches...

Mais voici une philosophie qui est encore en voie d'élaboration. L'ayant suivie jusqu'au point qu'elle vient d'atteindre, nous tentons, sur le mode « prospectif », de prévoir la réalisation de ce qu'elle annonce, semble promettre, et peut-être accomplira. C'est ainsi que durant les vingt-cinq années qui suivirent la publication de l'*Evolution créatrice,* les philosophes se sont demandé quelle serait la morale de Bergson.

Vous connaissez aussi cette autre situation : un système est donné pour achevé. On peut alors se poser ces questions : quelles idées et quelles actions ce système (celui de Hegel, par exemple,) a-t-il engendrées dans l'histoire des hommes ? Quels ont été, quels seront les descendants légitimes de son auteur ?

En songeant aux diverses philosophies, je voudrais proposer une distinction, qu'il conviendrait de manier, non pas de façon tranchante, mais avec délicatesse : toute philosophie (et ceci vaut ou vaudrait pour *la* philosophie) peut être envisagée, dirai-je, selon :

a) son expression : qu'affirme-t-elle en fait ?
b) son intention (son « objet », sa fin) : qu'est-elle en droit, que prétend-elle à devenir ?

C'est à l'expression que s'attache celui qui lit une œuvre lorsqu'il porte son attention sur les idées, plus ou moins ordonnées, qui y sont énoncées ; mais il se demande aussi quelle est l'intention profonde, déclarée ou inexprimée, de l'auteur.

Chez celui qui crée une philosophie, l'intention qui l'anime et la réalisation qu'il lui donne par l'expression de ses idées entretiennent des rapports mutuels, qu'il serait, à chaque fois, intéressant de saisir et de qualifier.

A l'occasion de cette distinction, on peut, je crois, établir un parallélisme entre la science et la philosophie ; en effet, tout comme la philosophie, les sciences peuvent être envisagées :

a) suivant les résultats que leurs énoncés expriment : qu'affirment-elles en fait ?

b) selon leur intention, leur idéal : que sont-elles en droit, que prétendent-elles à devenir ?

Les savants s'accordent à penser — et les philosophes aussi, je crois, — que malgré des erreurs, en dépit de théories contestables, la vérité est au terme des recherches et des discussions scientifiques.

Dans leur cheminement intellectuel, les savants approchent l'objet de leur étude en s'efforçant de le connaître « tel qu'il est » (donné ou construit). Au cours de leurs recherches, ils examinent d'autres objets. Ils accueillent en leur esprit diverses idées et théories, qu'ils ont ou reçues d'autrui, ou trouvées par eux-mêmes. Décèlent-ils entre elles des contradictions, les exigences logiques et rationnelles de la pensée leur imposent de nouveaux efforts. Ont-ils enfin la certitude d'avoir conquis une vérité, d'être possédés par elle, les voilà convaincus que cette vérité, « leur » vérité, est vraie pour tout savant qui a fait ou refera les observations, expériences, opérations et constructions mentales qui les ont conduits, eux, à l'accepter ou à l'établir.

Sur le terrain de la science, d'où qu'ils soient partis, les hommes peuvent donc se rencontrer et s'accorder, sinon en fait immédiatement, du moins virtuellement et en droit. D'après une phrase qu'on se plaît à répéter, la science ne connaît pas de frontières, il y a une communauté des intelligences. En principe, la vérité scientifique vaut intellectuellement pour toute l'humanité...

Vous jugerez ces déclarations trop rapides, très sommaires, en partie contestables.

Un physicien illustre, Max Planck, n'a-t-il pas écrit en effet que, le savant lui-même étant une des parties constitutives de l'univers, il lui est impossible de s'isoler complètement de ce même univers, ce qui serait cependant nécessaire pour en avoir une connaissance pleinement objective. Et n'a-t-il pas fait, en outre, cette déclaration : « Quiconque a travaillé réellement à l'édification d'une science quel-

conque, sait, par expérience, que pour franchir la porte, il faut un guide qui, pour être invisible, n'en est pas moins indispensable ; ce guide c'est une foi intrépide » ? [1]

Certes il importe, dans l'ordre de la science comme en philosophie, d'aller « de toute son âme » vers la vérité ; mais le savant n'a-t-il pas pour ambition de saisir et d'énoncer des rapports qui soient comme détachés de sa propre personne, dépouillés (autant que possible) de ses caractéristiques individuelles ou même de ses dispositions humaines, pour autant que celles-ci n'affectent pas sa conscience intellectuelle ?

Et le philosophe, lui, n'a-t-il pas en général pour intention et pour ambition de prendre en considération l'Etre et le paraître, pour les interpréter selon la Vérité, de réaliser selon le Bien la sagesse la plus juste et la plus généreuse, de maintenir en lui le souci de toutes les valeurs et de les incarner ?

C'est donc sa personnalité tout entière que le philosophe engage dans une aventure redoutable et magnifique.

* * *

L'humanité a produit plusieurs philosophies qui diffèrent dans leur expression et leur signification. Chacun le sait, il me suffira d'avoir rappelé cette pluralité de fait.

Mais les philosophes ont-ils eu tous même intention ?

Vous avez lu les grandes philosophies et vous connaissez aussi ces « introductions » où des historiens rapportent les déclarations et définitions par lesquelles les esprits créateurs ont indiqué ce qu'ils se proposaient d'accomplir. Sans amoindrir l'intérêt, ni diminuer l'importance des concordances et des accords qui se manifestent entre les philosophes, sans disjoindre les liens qui les assemblent en une sorte de communauté, nous ne pouvons ignorer ni méconnaître le fait qu'il s'élève entre eux des divergences, voire des oppositions, et parfois radicales.

Aussi ne prennent-ils pas tous la même attitude et devant les sciences et devant la philosophie en devenir.

D'une part, savants et philosophes s'accordent à penser, semble-t-il, que, lorsque plusieurs théories sont présentées, la vérité est au terme de la recherche scientifique. Mais, d'autre part, ni tous les savants, ni même tous les philosophes ne seraient disposés à déclarer qu'au terme de la pensée et de la vie philosophiques toutes les personnalités humaines devraient admettre une seule et même philosophie. Certains penseurs, en effet, érigent la pluralité des théories, des doctrines et des systèmes en une pluralité de droit. Ne convien-

[1] *Initiations à la physique*, p. 275.

drait-il pas, quand on confronte philosophie et sciences, d'examiner cette dualité de situations et d'en discuter la légitimité ?

Pensera-t-on qu'il y ait intention identique et même « objet » (fin) assigné à la quête philosophique chez tous les philosophes anciens ? Même façon chez eux d'ordonner entre elles les « parties » de leurs philosophies ?

Dira-t-on que Descartes s'accorde parfaitement dans ses intentions profondes avec les grands scolastiques ? Kant avec Leibniz ? Hegel et Auguste Comte ? Tous ceux de notre temps avec les classiques ?

Quelques-uns parmi nous philosophaient déjà alors que Spencer vivait encore. Nous le lisions. Il affirmait : « Quand nous avons recherché ce qui fait la philosophie, quand nous avons comparé les diverses notions que s'en font les hommes, en éliminant les éléments par lesquels elles diffèrent, nous avons pu voir à quel point elles s'accordent ; nous avons trouvé dans toutes l'implication tacite que la philosophie est une connaissance complètement unifiée. En dehors de chaque système de connaissance unifiée, en dehors des méthodes qu'on propose pour effectuer cette unification, nous avons vu partout la croyance que cette unification est possible, et que la fin de la philosophie en est l'accomplissement. » [1]

Les contemporains de Spencer croyaient-ils tous que cette parfaite unification était possible ?

Voici Renouvier (auquel M. Henri Miéville consacra jadis une étude approfondie) qui opposait à cette unification objective le caractère subjectif des systèmes philosophiques. Chacun d'eux « est l'œuvre personnelle, ou du moins l'affirmation personnelle d'un penseur, placé sous l'influence d'un certain tempérament intellectuel ou passionnel, d'une certaine éducation, d'un certain milieu, et conduit par l'étude et la réflexion à un point de vue propre auquel il se résout à rester fixé à partir du moment où ce penseur a pris son parti... » [2]

Jusqu'ici il a été question de « systèmes » ; or, c'est contre toute prétention à donner un système que Kierkegaard s'était déjà élevé ; après lui, Nietzsche, en se déclarant opposé à toute systématisation, ira jusqu'à dire : « Je ne suis pas assez borné pour adopter un système, fût-ce le mien. » [3]

[1] *Les premiers principes* (trad. Cazelles), 11e édition, p. 482.

[2] *La critique philosophique*, 1877, t. II, p. 355.

[3] Traduction d'un des fragments de Nietzsche qui a été publiée par GROETHUYSEN, *Introduction à la pensée philosophique allemande après Nietzsche*, 1926, p. 26.

Voici quelques autres déclarations de Nietzsche :

« Der Wille zum System ist ein Mangel an Rechtschaffenheit. » « Es ist Betrügerei, wenn ein Denker jetzt ein System hinstellt. » Ou encore : « Der Wille zum System : bei einem Philosophen eine Kharakterkrankheit. » Voir *Friedrich Nietzsche*, von JOSEF HOFMILLER.

Sur un autre ton, William James, empiriste « radical », dira dans ses conférences sur le pragmatisme : « L'univers réel est quelque chose qui reste tout grand ouvert : or, le rationalisme construit des systèmes, et les systèmes veulent être « clos et fermés ». » [1]

Cependant, c'est un adepte d'un rationalisme constructif, Léon Brunschvicg, qui affirmait que la philosophie n'est pas fermée : elle n'a pas la prétention de fixer une fois pour toutes les croyances de l'humanité, d'arrêter l'œuvre des générations successives ; au contraire elle l'oriente et la provoque, elle est « ouverte et tournée vers l'avenir. »

Vous savez comment « l'ouverture » (au delà de l'acquis) est une notion privilégiée dans certains courants philosophiques, notamment dans la pensée de M. Ferdinand Gonseth.

Chez Bergson, nous avions déjà entendu une note analogue : dogmatique ou critique, une philosophie est généralement l'œuvre d'un philosophe, une vision unie et globale du tout. « Elle est à prendre ou à laisser. (...) Plus modeste, seule capable aussi de se compléter et de se perfectionner, est la philosophie que nous réclamons (...) La philosophie ne peut être qu'un effort pour se fondre à nouveau dans le tout. L'intelligence, se résorbant dans son principe, revivra à rebours sa propre genèse. Mais l'entreprise ne pourra plus s'achever tout d'un coup ; elle sera nécessairement collective et progressive. Elle consistera dans un échange d'impressions qui, se corrigeant entre elles et se superposant aussi les unes aux autres, finiront par dilater en nous l'humanité et par obtenir qu'elle se transcende elle-même. » [2]

Ici donc, ce n'est pas un philosophe, mais l'humanité, qui, grâce aux efforts collectifs de philosophes, sera amenée à « se transcender ».

Autre indication : l'on a souvent fait remarquer que des philosophes pensent en s'opposant à d'autres. Cette affirmation se trouve corroborée de manière tout à fait frappante et significative dans l'étude où M. Jean Wahl traite des philosophies dans le monde d'aujourd'hui. J'en relèverai que le bergsonisme s'est défini par rapport à Kant et « contre » Kant, que la philosophie de l'existence se définit, elle, à la fois comme une conséquence de Hegel et comme une réaction « contre » lui. M. Wahl indique aussi que l'idéalisme hegélien et le positivisme (deux philosophies qui se mettent au service de la généralité et qui détruisent l'individu) n'étant pas jugés satisfaisants, l'individu se tient, selon Jaspers, à l'intérieur d'une *Weltanschauung* déterminée, mais non point choisie comme un point de vue parmi d'autres points de vue possibles. Il y a certes des

[1] *Le Pragmatisme* (trad. Le Brun), 1911, p. 42.
[2] *L'Evolution créatrice*, 2e édition, p. 208-209.

Weltanschauungen, mais il n'y en a qu'une avec laquelle un même philosophe entretienne une relation de fidélité.[1]

* * *

Voilà des « positions diverses ». Ne nous obligent-elles pas à dire — quoi que nous puissions en avoir — que si les philosophes ne s'accordent pas dans l'expression de leur pensée, dans l'énoncé des résultats de leur quête philosophique, ils ne le font pas non plus quant aux intentions, aux ambitions qui les animent ?

Peut-être ferait-on remarquer que tous les philosophes ont pour intention et pour ambition d'exprimer la Vérité et le Bien ? Sans doute, mais les uns se proposent, nous l'avons vu, de trouver la Vérité et le Bien... pour tous ; d'autres, d'exprimer leur conception personnelle et de façonner leur propre personnalité ; certains visent à donner un système achevé, ou virtuellement complet ; ou qui s'achèvera ; en voici qui se proposent et s'imposent de garder leur esprit à jamais ouvert ; et il en est qui ont fait appel à la collaboration... au long des générations.

Une telle diversité nous étonne ; elle risque de nous décevoir. Aussi n'est-il pas inutile de la rendre moins surprenante en considérant le fait que de nombreux facteurs influent sur la formation et le développement de la pensée philosophique. Cela nous aidera, je ne dis pas à justifier — j'y insiste — mais à expliquer la pluralité des philosophies. Aussi vais-je, avec ce propos, indiquer quelques-uns des facteurs qui s'associent en agissant sur les penseurs.

Tout d'abord, le caractère même du philosophe. Vous vous rappelez que, dans l'exposé qu'il nous fit à notre réunion de l'année 1948, M. Maurice Gex nous avait dit ceci : « Les œuvres philosophiques s'éclairent à la lumière de la caractérologie et certaines incompatibilités cessent d'être troublantes parce qu'on en aperçoit clairement la raison. Chaque caractère est apte à pénétrer un aspect du réel total, objet de la spéculation philosophique. L'erreur apparaît lorsqu'un type d'esprit s'imagine que l'aspect qu'il a saisi épuise le réel. »[2]

Quels que soient les efforts que chacun fasse pour modifier sa nature, il n'y peut réussir qu'entre certaines limites. N'est-ce pas déjà dès les commencements de la vie et jusqu'à son terme que le caractère exerce ses effets sur la sensibilité, l'intelligence et la volonté ?[2]

Est-il exagéré d'affirmer que certains hommes sont dotés d'une capacité de certitude ou d'une propension au doute plus fortes que d'autres, que tels qui deviendront philosophes inclinent dès les débuts de leur vie vers l'empirisme, et tels autres, vers le rationalisme ; et

[1] *La pensée de l'existence*, p. 205.
[2] *Revue de théologie et de philosophie*, avril-juin 1949, p. 86.

qu'il y a, dans le tréfonds des âmes, des prédispositions qui se manifesteront et s'exprimeront en un optimisme ou un pessimisme philosophiques ? Que ces préformations et prédispositions n'exercent pas de contraintes irrésistibles chez ceux qui s'efforcent de devenir ce qu'ils devraient être, de penser ce qu'ils devraient penser, d'accomplir ce qu'ils devraient faire, selon les normes spirituelles, intellectuelles et morales, il n'en va pas moins que chacun ne peut discerner ce qu'il devrait devenir, être, penser et faire qu'entre certaines limites qui cernent son caractère et tout son être.

Les « dépassements » ne conduisent pas tous aux mêmes points, ni dans les mêmes directions.

Autres influences qui s'exercent sur la formation et le développement des pensées philosophiques :

— l'éducation et l'instruction, données et reçues de façons variées ;

— la langue maternelle dans laquelle les philosophes ont à puiser leurs moyens d'expression (il n'y a jamais une parfaite identité entre une œuvre et sa traduction) ; les désignations : la philosophie française, la philosophie allemande, la pensée arabe, ne se réfèrent pas uniquement à la différence (brute) des langues, mais obligent à imaginer tout ce que comporte l'emploi de tel ou tel de ces ensembles de moyens d'expression ; tout langage étant incommensurable avec la vie et la pensée, les philosophes tentent de triompher des difficultés en recourant à des expressions rigoureuses, des images, des comparaisons, des symboles ;

— les lectures ; les philosophes ne lisent pas tous les mêmes auteurs, bien qu'ils s'efforcent de connaître leurs devanciers et leurs contemporains ; on sait que les premières lectures, faites dans la période ardente et tourmentée de l'adolescence, donnent souvent une inspiration et une orientation à toute la vie d'un penseur ;

— les contacts pris, les relations entretenues avec d'autres philosophes, avec des savants, des artistes, des hommes d'action, un saint ;

— l'état de civilisation, le niveau de culture, l'esprit de l'époque où vit, pense, écrit un philosophe (les expressions : la philosophie ancienne, la philosophie médiévale, la philosophie moderne, désignent, par la mention des époques, des systèmes de pensées aux caractères variés, bien que le platonisme ou le cartésianisme, par exemple, puissent revivre au XXe siècle) ;

— les événements qui se produisent dans l'existence personnelle d'un penseur et ceux qui marquent son temps ou parfois le bouleversent ; ainsi les guerres qui ont si violemment tourmenté le monde et agi sur les esprits (on parle de la philosophie d'après-guerre) ;

— la nécessité, même pour les esprits les plus puissants et les plus amples, de faire certains choix parmi leurs intérêts : leur attention pourrait-elle se porter sur toutes les données que l'Etre et les

Valeurs leur présentent et proposent ? Répondant à l'appel de l'« esprit philosophique », ils sentiront comme très impérieuses les exigences de plénitude, de totalité, de multiplicité et d'unité, de perfection. Ils devront maintenir — ou sans cesse ramener — au foyer de leur conscience intellectuelle, morale et spirituelle, des notions telles que celles-ci : pénétration intuitive, richesse de vie, étendue et profondeur de pensée, rigueur, puissance d'évocation, prise en considération du multiple indéfini, tendance vers l'unité, hiérarchie, harmonie. A vrai dire, si ces idées expriment des exigences vitales pour la pensée, elles n'indiquent pas de quelles façons elles seraient le mieux ordonnées, ni à quelles « matières » il faudrait pour le moins les appliquer. C'est à chacun que revient la responsabilité de ses pensées et de ses actes en faisant leurs justes parts, dans sa vie et sa pensée, au « monde intérieur » et au « monde extérieur », à la réceptivité et à la créativité, aux intuitions du cœur et aux activités critiques et constructives de la raison, tout en optant pour la meilleure des valeurs dans tous les ordres où il y a « bivalence », selon le terme employé par M. Arnold Reymond (vérité-erreur, bien-mal, beauté-laideur, etc.) ;

— encore une indication : il peut se faire que les idées d'un philosophe appartiennent à ce que M. Henri Gouhier appelle deux « mondes » [1].

Ainsi, l'idéal de la philosophie est si élevé et composé de tant d'éléments qu'il ne faut pas s'étonner trop que les penseurs s'en approchent de manières diverses, incomplètes et imparfaites.

La philosophie, elle, se devrait d'échapper à ces limitations.

* * *

L'humanité a, en fait, conçu plusieurs philosophies. Faut-il donc penser qu'en droit il n'y en ait qu'une ?

Si nous commencions par dire : « La pluralité des philosophies est une pluralité de droit », nous consacrerions comme légitimes toutes les « philosophies ». Or, n'y a-t-il pas entre tels et tels ensembles de pensées des divergences, voire des oppositions irréductibles ? (Exemple : « Tout est matière », « Tout n'est pas matière », « Rien n'est matière »). Dès lors, il faudrait :

ou bien retenir certaines philosophies comme plus acceptables que les autres, qu'on écarterait ;

ou bien admettre que toutes ont le droit de s'exprimer, c'est-à-dire sont en quelque mesure légitimes,

[1] « Il y a celles qui sont le produit de sa réflexion (...) mais au-dessous des idées claires, il y a celles qui participent à cet autre système qu'est une personne vivante... » *La vocation de Malebranche*, p. 135. Toute la page (admirable) est à lire et à méditer.

ou encore les accepter toutes pour cela que, toutes, elles prétendent à dire la Vérité et le Bien, mais à les juger diversement, selon leurs résultats et expressions.

Si nous disions au contraire : « C'est l'unicité de la philosophie qui est de droit », nous devrions :

ou bien déclarer qu'une des philosophies proposées répond à toutes les exigences de l'esprit humain et qu'il faut, pour cela, la retenir et la maintenir. Cette affirmation et cette décision réuniraient, peut-il sembler, des frères... séparés : tels, par exemple, les aristotéliciens convaincus et les disciples également convaincus de Hume, les hégéliens et les existentialistes ; ne s'accorderaient-ils pas, en effet, à dire : « Oui, il y a une philosophie, qui est *la* philosophie. » Mais ce ne serait certes pas la même pour ceux qui se réclament d'Aristote, de Hume, de Hegel ou de Kierkegaard ! D'ailleurs, ce n'est pas l'unicité comme telle qui ferait d'une philosophie unique, quelle qu'elle fût, *la* philosophie ; c'est, à l'inverse, la vraie et bonne philosophie qui, en droit, serait à considérer comme l'unique philosophie pleinement valable ;

ou bien nous devrions nier que, parmi les philosophies constituées, il en soit aucune qui s'élève jusqu'à *la* philosophie. Mais, au lieu de prononcer une condamnation plénière de ce genre, nous aimerions mieux, je suppose, étudier les philosophies et les envisager en les rapportant aux conditions où elles se sont formées et développées, pour les insérer dans le réseau des religions, des mœurs, des sciences, des arts de leur temps ; toutefois, nous nous garderons de les enclore dans les limites d'une époque passée et dépassée, car les éléments de Vérité et de Bien qui étaient en elles, débordent tout cadre temporel et temporaire. Un seul exemple : autre est le jugement que vous portez sur Kant si vous considérez en lui le philosophe du XVIIIe siècle invoquant la science telle qu'il la trouvait chez Newton ; autre, si vous l'entourez d'un contexte einsteinien.

Et ces philosophies, d'époques, d'inspirations et de méthodes différentes, il conviendrait de les ordonner suivant leur valeur comparative (j'ai indiqué l'ensemble des notions auxquelles il faudrait se référer pour les situer). On réserverait le degré suprême à la philosophie qui, seule, serait pleinement satisfaisante.

Que nous aspirions à nous élever toujours plus haut vers ce sommet, encore est-il bon pour nous de rester sensibles aux clartés que répandent des philosophies imparfaites et de modérer la sévérité qui voudrait nous faire repousser celles qui, en fait, s'offrent à notre méditation.

Si nous recourons à la distinction du droit et du fait [1], il faut noter

[1] Voir HENRI REVERDIN, Fait et « droit », *Proceedings of the Tenth Congress of Philosophy*, 1949, Amsterdam, p. 565.

que les deux notions s'impliquent l'une l'autre de telle façon qu'on ne saurait connaître un fait (ici, le « fait » qu'il y a des philosophies) sans que soit présupposé le « droit » de l'affirmer ; réciproquement un droit ne peut être conçu, exprimé, que par un acte de la pensée qui, en fait, le pose.

Mais, considérant les erreurs, les fautes, les souffrances des hommes, nous dirons :

a) ni le fait d'être, ou d'être pensé, voulu, accompli, n'est toujours accompagné du droit à être, être pensé, voulu, accompli ;

b) ni le droit à être conçu n'est toujours suivi par le fait de l'être. Ainsi, les philosophies n'ont pas, par cela seul qu'elles « sont pensées », le droit de l'être (du moins dans leurs parties fausses ou mauvaises) ; quant au droit à l'existence qu'a *la* philosophie, il pourrait ne jamais se réaliser.

* * *

Supposons tous les philosophes s'efforçant vers *la* philosophie ; n'imagineront-ils pas cette conception idéale en lui donnant des significations et des portées diverses ?

Ainsi, ceux qui, voulant faire de leur philosophie un système, aperçoivent des failles entre ses parties, déploreront ses imperfections, son « incomplétude » et appelleront de leurs vœux le système complet, achevé...

Ceux qui se sentent obligés à laisser leur pensée ouverte, et accueillant leur cœur, et toujours en éveil leur volonté, envisageront la philosophie comme la disponibilité de l'esprit humain devant un monde dont les possibilités ne sauraient se discerner toutes, dans une humanité douée de la faculté d'inventer, de créer et d'innover, et comme une disposition de l'âme, tout entière attentive aux sollicitations de l'Esprit transcendant qui l'attire à lui.

Enfin, ceux qui considèrent le langage comme incommensurable avec la pensée et la pensée comme incommensurable avec la vie et avec l'Etre, penseront que leur vocation est de former et de parfaire en eux des personnalités qui mettent en œuvre toutes les valeurs spirituelles, et ils élèveront l'idéal de la personne au-dessus de toute parole dite ou écrite qui prétendrait à exprimer la pensée avec vigueur, et au-dessus de toute pensée qui viserait à égaler l'Etre. Des moralistes, des métaphysiciens, des génies religieux ont dit avec raison que l'homme passe le philosophe, lequel est trop porté à traduire et à réduire en termes de stricte intellectualité le jaillissement de la vie spirituelle avec ses valeurs affectives et volitives.

Tels sont, semble-t-il, différents groupes de philosophes. On voudrait opérer une synthèse qui, dans son unité, par son unicité, retiendrait en les conciliant les idéals de ces différents groupes : système

allant vers son achèvement, système restant délibérément ouvert, et harmonisation de la personnalité. Est-ce possible ?

Remarquons qu'une philosophie qui fournirait les meilleures réponses aux problèmes de la pensée philosophique serait tentée de s'imposer (dogmatiquement) à tous. Aussi, le philosophe qui la donnerait à l'humanité serait-il bien inspiré s'il continuait à dire aux hommes : « Je ne peux pas vous enseigner *la* philosophie ; je m'efforce seulement de vous apprendre à philosopher par vous-mêmes ».

* * *

Je ne cherche certes pas à accumuler à plaisir les difficultés que nous avons à concevoir *la* philosophie ; je signale celles qui s'élèvent le long de notre route. A cet égard, il me paraît intéressant d'interroger quelques-uns de ceux qui ont voué une part de leurs efforts de philosophes à étudier et à écrire l'histoire de la philosophie. J'ai cité la pensée de Charles Renouvier sur les systèmes de philosophie ; qu'en a dit son ami, Charles Secrétan ? Ceci : « En vérité, la philosophie n'est rien moins, mais rien moins qu'un labeur commode (...) Il n'est pas de système en effet où la dent ne rencontre quelque grain de sable, où l'on n'aperçoive quelque énormité, quelque contradiction, à tout le moins nombre d'affirmations gratuites. » [1]

D'après Victor Delbos, « ce serait une illusion de croire que la Vérité se laisse définitivement réduire aux déterminations qu'on lui applique ; plus elle se laisse saisir, plus elle fait surgir d'elle ce qui actuellement échappe à toute mesure » : cela, dans la science, dans l'ordre de la moralité. « Et l'on peut dire enfin que les systèmes philosophiques les plus larges et les plus rigoureux ne réussissent qu'à transformer les problèmes qu'ils prétendent résoudre. » [2]

Dans leurs récentes histoires de la philosophie, Emile Bréhier et M. Albert Rivaud esquissent les contours indécis des « familles » où l'on peut grouper les philosophes. Le premier écrit : « L'histoire de la philosophie nous enseigne que la pensée philosophique n'est pas une de ces réalités stables qui, une fois trouvées, subsistent comme une invention technique ; cette pensée est sans cesse en danger de se perdre en des formules qui, en la fixant, la trahissent : la vie spirituelle n'est que dans le travail et non dans la possession d'une prétendue vérité acquise. » [3]

Et M. Rivaud : « Toute philosophie a, par définition, un programme très vaste, que son ampleur même rend peut-être irréalisable. » [4]

[1] *Le principe de la morale*, p. 257-258.
[2] *Le problème moral dans la philosophie de Spinoza*, p. 562-563.
[3] *Histoire de la philosophie*, t. I, p. 36-37.
[4] *Histoire de la philosophie*, t. I, p. VII.

Les citations que je viens de faire attestent, avec la pluralité des conceptions, la difficulté de leur « unification ».

Frappé des divergences que certaines discussions laissaient subsister entre membres de la Société romande de philosophie, notre président central, M. Henri Miéville, a tenté, dans cette revue, d'harmoniser les opinions. « Mais quand les philosophes — a-t-il ajouté — semblent s'être mis d'accord, il arrive qu'en creusant derrière les mots, des idées surgissent qui les divisent encore ! Ils n'en continuent pas moins à philosopher. Car c'est le lot de la pensée humaine d'être toujours en route. Il y a une marche de la pensée et une direction, mais pas de terme. Misère de la philosophie ? Je préfère y voir la possibilité d'un perpétuel dépassement et l'une des manifestations de la grande loi de la vie de l'esprit. » [1]

« Je préfère y voir... ». Cette déclaration révèle une personnalité. D'autres diraient, peut-être : « J'aimerais mieux me sentir tout proche du but... » !

* * *

Les philosophes n'ont pas une expérience qu'ils puissent invoquer comme décisive, voire suffisante, et ils ne sauraient proposer leurs idées comme évidentes ou démontrées.

Mais, pour ma part, je crois qu'ils doivent s'efforcer de saisir dans leurs corrélations intimes les idées de personnalité et de solidarité, de réaliser en eux-mêmes l'harmonie la plus riche, et d'assurer les uns avec les autres une union qui donne toute leur portée aux originalités individuelles, aux caractères communs, et aux activités supra-individuelles et supra-personnelles, où se manifeste tout spécialement la vie de l'esprit.

Ces « activités » (religion, morale, philosophie, science, art) sont certes affectées des caractéristiques des esprits humains et de leurs limitations ; mais elles s'exercent sur des « données », et grâce au « don » primordial et ineffable de la vie et de la pensée, qu'il s'agit d'interpréter à l'aide de principes, de normes et d'idées directrices.

En s'y efforçant, on ne cède pas à de purs caprices, ni à des impulsions fantaisistes, s'il est vrai que par la religion, la morale, la philosophie, la science, l'art, l'on tende vers Dieu, vers le bien, la vérité et la beauté, objets du désir des hommes, sans doute, mais objets que ceux-ci n'ont pas créés et vers lesquels ils se sentent comme attirés.

Ne pouvons-nous pas espérer qu'en cheminant sur les voies de la Vérité et du Bien, en s'associant à l'aspiration des artistes vers la Beauté, à l'élan qui porte les âmes vers Dieu, les philosophes se dirigeront vers un point de convergence, et ne devons-nous pas souhaiter

[1] *Revue de théologie et de philosophie*, 1954-III, p. 226.

qu'en dépit d'échecs, de reculs, d'erreurs, de déceptions, de malheurs et de fautes, malgré tout l'irrationnel auquel se heurtent leur pensée et leur volonté, de cet irrationnel qui les blesse mais qui les aiguillonne, il leur soit donné de se sentir en communion avec l'Esprit divin, immanent en chacun, et qui cependant reste transcendant pour tous, étant au-delà et au-dessus de toutes les réalisations humaines, que celles-ci soient individuelles ou collectives.

Puissions-nous discerner les sollicitations de cet Esprit dans leur pureté et leur richesse, et, par-delà les lourdes contraintes matérielles et morales, nous laisser gagner par son attrait mystérieux et souverain.

HENRI REVERDIN.

SOCIÉTÉ ROMANDE DE PHILOSOPHIE

La Société romande de philosophie a tenu son assemblée générale annuelle le 12 juin 1955, à Morges, sous la présidence de son président central, le professeur Henri Miéville.

Les participants, au nombre de quarante-six, entendirent une conférence de M. le professeur Henri Reverdin intitulée : *Philosophie et philosophies*, dont le texte est reproduit ci-dessus. On lira maintenant les interventions que suscita ce remarquable exposé et les réponses du conférencier.

DISCUSSION

M. ARNOLD REYMOND (Lausanne) : L'exposé magistral, si riche et suggestif, que nous venons d'entendre a passé en revue les principaux courants de la pensée philosophique et a montré que chacun d'eux laissait sans réponse quantité de questions. Je crois que sur ce point les auditeurs qui ont écouté notre ami Henri Reverdin avec un intérêt soutenu et une vive sympathie sont d'accord avec lui. Mais est-ce à dire que la pensée philosophique en se développant ne pourra jamais préciser ces questions, et peut-être même répondre à certaines d'entre elles ?

Reverdin, par exemple, a insisté à plusieurs reprises sur le fait qu'une philosophie devait rester constamment ouverte. A mon sens, une philosophie doit être à la fois fermée, en ce sens qu'elle vise à être une synthèse cohérente, et ouverte en tant qu'elle doit toujours être prête à se soumettre au plus ample informé.

Dès ses origines, mais surtout à partir de Socrate, de Platon et d'Aristote, la pensée philosophique a tenu largement compte des opinions des philosophes qui l'avaient précédée avec l'espoir de les dépasser.

Peu avant la naissance de l'Empire romain, on voit apparaître des doxographies ou recueils des opinions de philosophes dont les Pères de l'Eglise se serviront pour montrer l'inanité de la philosophie et pour faire éclater la supériorité de la foi chrétienne. Ces doxographies étaient des tentatives, certes imparfaites, de constituer des histoires de la philosophie. Mais en tant que discipline autonome, l'histoire de la philosophie n'est apparue qu'au XIXe siècle. Comme telle, elle chercha en quoi consiste l'unité de la philosophie. Elle la

découvre surtout dans le processus évolutif de l'esprit humain : loi des trois états d'Auguste Comte ; dialectique de Hegel comprenant thèse, antithèse et synthèse.

E. Bréhier a repris la question dans son opuscule *La philosophie et son passé*. Il insiste sur le fait qu'une création philosophique, alors même qu'elle est originale, s'appuie toujours sur le passé. Seulement, celui-ci se présente sous deux formes ; l'une concerne les vestiges extérieurs, l'autre le cheminement même de la pensée créatrice.

Cela posé, il y a lieu, dit-il, d'envisager, d'une part, le temps physique se rapportant aux phénomènes sensibles et, d'autre part, le temps interne qui marque les moments créateurs lesquels peuvent ensuite sommeiller et souvent revivre.

A la distinction entre temps physique et temps interne correspondent deux types de causalité : physique et spirituelle. La première concerne l'endroit où le philosophe est né, les influences familiales, éducatives, scolaires, sociales qu'il a subies. Il y a ici rapport direct de cause à effet.

La causalité spirituelle est largement imprévisible. Elle se manifeste par une lecture faite au hasard, par la rencontre imprévue avec un philosophe.

Le fondateur du stoïcisme, après son naufrage et la perte de sa fortune, se voue à la philosophie pour avoir lu les *Mémorables* de Xénophon.

Platon suscita le néo-platonisme et agit sur saint Augustin. Il est éclipsé ensuite par Aristote, mais il ressuscite à la Renaissance. De nos jours, nous assistons à un renouveau du platonisme. L'histoire de la philosophie nous révèle donc des constantes admirables et l'existence de philosophies qui revivent au cours du temps.

Réponse à M. Arnold Reymond. — Si j'ai relevé, parmi d'autres déclarations, celles où la philosophie, loin d'être considérée comme « système... achevé », est envisagée comme devant rester ouverte, je ne laisse pas de penser que la notion d'« ouverture » doit être posée après et au-delà de celle de « fermeture » (par quoi l'on voudra dire que certaines idées, théories, ensembles sont tenus pour acquis).

M. Reymond appelle « fermée » une philosophie « en ce sens qu'elle vise à être une synthèse cohérente », et il qualifie « ouverte » une philosophie « en tant qu'elle doit toujours être prête à se soumettre au plus ample informé ». En ce qui regarde le premier de ces caractères, j'en appellerai à la distinction du « fait » et du « droit » : en fait, des philosophies nous proposent des synthèses, lesquelles sont diverses ; en droit, l'une vaudrait mieux qu'aucune des autres. N'est-ce pas parce que des synthèses peuvent être examinées en tant qu'elles établissent, entre idées, une cohérence « interne », alors que les idées ainsi liées peuvent n'être pas toutes vraies ou justes. Serait pleinement satisfaisante celle des synthèses dont tous les éléments seraient des vérités !

Si le recours « au plus ample informé » s'impose, c'est déjà parce qu'une meilleure information peut amener à corriger une « synthèse », et ensuite lorsque des éléments nouveaux obligent à des remaniements, qui rendent la synthèse plus riche.

Citant Emile Bréhier, M. Reymond indique, avec d'intéressantes distinctions sur le temps physique et le temps interne, que l'histoire de la philosophie nous révèle « des constantes remarquables et l'existence de philosophies qui revivent au cours du temps ». Certes, ce n'est pas sans des raisons que l'on parle — en dépit de différences souvent notables — de constances dans le thomisme et le néo-thomisme par rapport à l'aristotélisme, dans le néo-kantisme

eu égard à la philosophie de Kant lui-même. Mais M. Reymond écrit que cela atteste l'existence « de philosophies » qui revivent au cours du temps. Ce n'est pas par là que se trouve désignée et atteinte *la* philosophie.

M. MAURICE GEX (Lausanne) : Je félicite vivement M. Reverdin d'avoir eu le courage d'aborder un sujet si vaste et de l'avoir traité avec un esprit si nuancé : en développant les multiples aspects d'un problème que chacun se pose pour lui-même, il a déterminé en nous une véritable *catharsis !*

Devant la multiplicité angoissante des diverses philosophies, le recours à la caractérologie éclaire l'histoire de la pensée en rattachant les systèmes à la personnalité de leurs auteurs. Nous ne pensons pas que ce recours abolisse la notion de vérité en la rendant définitivement relative ; en effet, chaque type de caractère est prédisposé à saisir un aspect de la réalité totale et tend à prendre la partie pour le tout : c'est en ce sens que les philosophies sont relatives à leurs auteurs.

Nous croyons à une sorte de « philosophie éternelle » progressive, toujours sur le qui-vive, mais conservant dans son développement une orientation constante. Les sciences prospectent le monde extérieur sous ses diverses modalités, les activités artistiques mettent en œuvre les richesses du monde intérieur : le rôle propre de la philosophie consiste, croyons-nous, à montrer de quelle manière le monde extérieur et le monde intérieur s'articulent l'un à l'autre de façon à ne former qu'un monde unique : telle est, en définitive, l'orientation constante de la philosophie éternelle.

Réponse à M. Maurice Gex. — M. Gex vient de parler du « courage » que j'ai eu d'aborder un sujet très vaste. En luttant, ces derniers mois, avec les difficultés d'un problème aux données complexes, puis, ce matin, en essayant de vous le présenter, je me suis demandé, je l'avoue, si je ne faisais pas montre de témérité ! Quoi qu'il en soit, ce sujet s'est imposé à moi dès les débuts de mes réflexions philosophiques, et il m'a paru indispensable qu'une fois nous en affrontions ensemble les difficultés... pour nous aider mutuellement à les surmonter.

Des remerciements très sincères à M. Gex pour l'aide que ses considérations de caractérologue apportent à l'intelligence de notre sujet. Pas plus que lui, elles ne m'amènent à renoncer à la notion de vérité. Pour ce qui est de la conception de M. Gex d'une sorte de « philosophie éternelle » progressive, je m'y suis rallié, je crois, par avance, lorsque j'ai dit que le philosophe devait faire leurs justes parts à ce que j'appelai le « monde extérieur » et le « monde intérieur », la « réceptivité » et la « créativité ».

M. MARCEL REYMOND (Lausanne) relève combien l'unité et la multiplicité des philosophies sont ambiguës. Elles sont un bien en tant qu'elles témoignent respectivement de la cohérence et de la richesse de la philosophie ; elles deviennent un scandale, si elles aboutissent, soit à l'hégémonie légale d'une seule philosophie, censée être la seule vraie philosophie, soit à une poussière de doctrines, dont le désordre engendre le scepticisme.

Une philosophie, exprimant l'homme intérieur aussi bien que le monde extérieur (en principe du moins), ne peut cependant tout exprimer, tout comprendre. De là, la légitimité d'une pluralité de philosophies, mais non de n'importe quelle philosophie. Toutes ne sont pas sur le même plan, n'expriment pas au même degré les diversités de la réalité. De là, une hiérarchie de doctrines typiques, selon le point de vue adopté. L'unité de la visée s'y accompagne de la diversité des aspects envisagés de l'être. Aucune philosophie constituée

n'est ainsi toute la philosophie, mais on peut les ordonner par rapport à une « philosophie éternelle ». Une des tentatives les plus dignes d'attention, à cet égard, est offerte par les *dialectiques* de Jean-Jacques Gourd, et par son cours sur *l'histoire (systématique) des doctrines philosophiques*. (Cf. *La philosophie de Jean-Jacques Gourd*. Lausanne, 1949, pp. 99-116, 152-172.)

Réponse à M. Marcel Reymond. — Je suis très heureux que M. Reymond ait évoqué la mémoire de mon maître Jean-Jacques Gourd, et qu'il ait dirigé notre attention sur la remarquable *Histoire des doctrines philosophiques*, qu'il professa, à plusieurs reprises, à l'Université de Genève. J'ai gardé un grand souvenir de la profondeur et de l'originalité avec lesquelles Gourd visait à ordonner les doctrines en une hiérarchie où « les moins avancées resteront encore comme le soutien des plus avancées » ; c'est par une telle ordonnance que le philosophe de l'incoordonnable pensait qu'on pouvait « espérer une entente relative... entre les frères ennemis ». Je tiens à remercier très cordialement M. Reymond d'avoir publié cette *Histoire des doctrines philosophiques* à l'aide des manuscrits de Jean-Jacques Gourd, ainsi que des notes très précises qu'avait prises, au cours donné en 1900, un de ses plus fervents admirateurs, notre ami, M. Pierre Bovet, auquel j'exprime ici ma gratitude[1].

M. Philippe Muller (Neuchâtel) : L'exposé que nous venons d'entendre éveille en moi deux sentiments que j'aimerais exprimer succinctement. Tout d'abord, j'y ai retrouvé la tonalité humaine qui m'avait si fort frappé quand M. Reverdin est venu, cet hiver, à Neuchâtel, et j'aimerais lui redire combien le souvenir de cet entretien, où, sur la provocation de son vieil ami Samuel Gagnebin, il s'est livré peut-être plus directement et personnellement qu'il ne l'a fait ce matin, m'est, nous est resté vivant. Nous avons pu comprendre combien le problème qu'il a soulevé, des rapports de la philosophie au singulier aux philosophies au pluriel, a pour lui d'incidences profondes et personnelles. Aux variétés de l'expérience religieuse, de son maître James, il ajoute pour nous le chapitre des variétés de l'expérience philosophique, et il reste inspiré par le même respect de tout ce qui est authentique, et ne se résout à rien sacrifier.

Ceci dit, je suis plus libre pour exprimer le second sentiment : mon désaccord foncier avec le point de vue qu'il a exprimé. Pour lui, ni en fait, ni en droit, la philosophie ne peut prétendre à l'unité. Dès lors, tout l'accent porte sur les facteurs qui expliquent la diversité philosophique. Mais cette conception implique un renoncement essentiel : le renoncement à la vérité philosophique. Je ne suis pas près de le suivre dans sa résignation. Mais je n'ai pas non plus toute latitude pour légitimer mon « contre-discours ». En bref, il me semble qu'il faut dire que la philosophie n'a pas seulement une histoire, mais qu'elle *est* histoire, enchaînement, et progrès de la conscience, et que dès lors, tout ne peut plus y être dit avec la même légitimité. Cette histoire, je la vois dans la délimitation toujours plus précise et plus riche de ce qui est la spécificité de la philosophie, qui, loin de s'appauvrir en s'allégeant des diverses sciences qu'elle recélait au départ, s'est au contraire toujours mieux trouvée elle-même. Comme il faut de toute force être bref, je dirai que je vois cette spécificité de la philosophie dans la prise de conscience des conditions de la conscience, étant entendu que ce terme n'est pas d'avance restreint à son sens épistémologique, ou intellectuel, le plus étroit. Quand on se hisse à ce point où la philosophie

[1] Voir dans l'excellent ouvrage de M. Marcel Reymond : *La philosophie de Jean-Jacques Gourd*, p. 152-172.

devient tout à fait elle-même, on y découvre aussi ce qui permet la séparation de ce qui est faux de ce qui est vrai, et par suite, on parvient aussi à mieux discerner le pourquoi des erreurs et des échecs philosophiques. C'est dans cette perspective qu'on peut alors insister sur les facteurs personnels qui ont infléchi hors de la vérité tel penseur particulier, mais qui n'entrent en ligne qu'au moment où l'on a préalablement assis la vérité de façon inébranlable. Pour ce qui me concerne, je ne souscrirais pas à l'évanouissement de la philosophie dans les systèmes successifs où elle se cherche et se formule, et j'en resterais fermement à l'assurance que la quête philosophique n'est pas d'avance vaine ou vouée à l'échec.

Réponse à M. Philippe Muller. — Je suis très sensible à ce que M. Muller vient de me dire de la soirée que j'ai passée récemment à m'entretenir avec les philosophes du groupe neuchâtelois d'un sujet qui me tenait, en effet, fort à cœur ; qu'il soit bien assuré, ainsi que mes auditeurs d'alors, que j'ai gardé moi-même un souvenir vivifiant de cette séance.

Quant au « désaccord foncier » où M. Muller dit se trouver avec le point de vue où je me suis placé, ne tient-il pas à ce que M. Muller a interprété certaines de mes opinions d'une manière plus tranchante que je ne l'aurais désiré. Ainsi, je ne crois pas avoir dit — et je n'ai pas voulu dire — que la philosophie ne pouvait « ni en fait, ni en droit... prétendre à l'unité ». Si les pluralistes s'arrêtent au multiple, de nombreux philosophes tendent, en fait, vers l'unité ; et je ne leur ai pas contesté le droit de s'y efforcer (ce que je fais comme eux).

D'autre part, l'affirmation de M. Muller : « Dès lors, tout l'accent porte sur les facteurs qui expliquent la diversité philosophique » ne rend pas compte de mon intention, qui était d'« expliquer » en partie la pluralité des doctrines sans pour autant la « justifier ». En montrant l'influence de ces facteurs sur la formation et le développement des pensées, je n'ai visé qu'à atténuer l'étonnement que peut causer la bigarrure des opinions en matière de philosophie.

Lorsque M. Muller écrit que la philosophie *est* histoire, enchaînement et progrès de la conscience, je me demande s'il ne faudrait pas distinguer entre « le philosopher », qui peut être cela, et la philosophie, qui, s'énonçant en des jugements, domine l'histoire.

Je regrette que M. Muller ait eu le sentiment que la « quête philosophique » était selon moi (et pour moi) « vaine ou vouée à l'échec ». Montrer les difficultés d'une longue entreprise, ce n'est pas se soustraire aux efforts qu'on doit faire pour tenter de la mener à bien.

M. J.-Claude Piguet (Lausanne) : L'exposé, si beau, de M. Reverdin m'a causé une grande joie, et je l'en remercie. Sa pensée — osé-je le dire ? — me paraît caractérisée par la juvénilité, j'entends par là le fait qu'elle est particulièrement perméable à de jeunes esprits, dont je suis, et excitante pour eux. Ce charme ne viendrait-il pas aussi de ce qu'elle privilégie toujours la recherche individuelle, l'effort personnel, sans s'enfermer jamais dans des résultats, ni même, au fond, les viser expressément ?

C'est dire que M. Reverdin, contrairement à ce qu'a affirmé M. Philippe Muller, n'a pas posé une thèse, selon laquelle les diverses philosophies s'étaleraient dans un pluralisme insulaire, et qu'il n'a pas volatilisé l'importance de l'histoire ni de la spécificité de la philosophie. Il me paraît, au contraire, avoir tenté d'affronter, trop pudiquement peut-être, la problématique même inhérente à la notion de philosophie, avec et sans s.

C'est à ce propos que je risque deux questions :

1. Toute philosophie, disiez-vous, peut être lue dans son expression, et dans son intention. Si on en déchiffre l'intention, pensez-vous que l'*objet* de *la* philosophie (au sens que vous donnez à cette expression) soit *formulable* indépendamment d'une référence quelconque à *une* philosophie ?

2. Si, en revanche, on lit une philosophie en expression, accepteriez-vous l'idée que *l'histoire de la philosophie*, ou la *philosophie des philosophies* (cette dernière au sens d'Etienne Souriau) constitueraient *la* philosophie ?

Une remarque encore, si vous le permettez : vous avez opposé la légitimité des philosophies à leur réalité de fait, dans l'idée que *la* philosophie devrait jouer le rôle de critère de légitimité séparant *les* philosophies effectives en légitimes d'une part, illégitimes de l'autre (c'est-à-dire dans ce cas manquées, inacceptables, tel le matérialisme absolu, disiez-vous).

Accepteriez-vous à ce sujet l'idée que le critère de légitimité des philosophies ne soit pas *externe* aux philosophies (ce qui laisse toujours la porte ouverte à un dogmatisme possible, même dans le libéralisme), mais *interne* à chacune d'elles, selon la profondeur et le niveau de réalité que chacune atteint ?

La notion même de « profondeur » (génératrice de niveaux de réalité) me paraîtrait personnellement réductible au nombre et à l'intensité des expériences que telle ou telle philosophie rend possibles et réalisables.

Réponse à M. J.-Claude Piguet. — M. Piguet reprend la distinction que j'ai proposé d'appliquer en philosophie (comme on peut le faire en science), et, se plaçant tour à tour à l'un et à l'autre point de vue, il me pose deux questions des plus intéressantes.

Pour répondre à la première, je dirai ceci : l'intention que l'auteur annonce (ou que l'on découvre en le lisant avec attention) le dirige, en une certaine mesure, vers l'expression de telles ou telles pensées. Ainsi, vouloir que la philosophie, s'efforçant de faire honneur à son nom, soit amour de la sagesse selon les deux idéals de la Vérité et du Bien, c'est s'engager nécessairement à s'exprimer sur les relations du Bien et de la Vérité. Autre exemple : Henri Bergson a écrit ces lignes : « Le rôle de la philosophie ne serait-il pas de nous amener à une perception plus complète de la réalité par un certain déplacement de notre attention ? Il s'agirait de détourner notre attention du côté pratiquement intéressant de l'univers, pour le retourner vers ce qui pratiquement ne sert à rien. Et cette conversion de l'attention serait la philosophie même. » N'y a-t-il pas là une relation entre l'intention exprimée et les résultats qu'on espère obtenir ? Et inversement, la philosophie pressentie n'inspire-t-elle pas « l'intention » ?

En second lieu, M. Piguet m'a demandé si j'accepterais l'idée « que l'histoire de la philosophie, ou la philosophie des philosophies (...) constitueraient *la* philosophie ». Je ne suis pas certain de répondre de manière « topique » à cette question. Voici, du moins, mon sentiment : les philosophies exprimées sont de valeurs différentes, et il faut les hiérarchiser ; tenant que *la* philosophie, elle, serait pleinement valable, je n'assimilerais pas la série (ou les séries philosophiques) à la philosophie même. Peut-être importerait-il d'ajouter dans notre entretien la mention que voici : « le philosopher ». Le philosopher peut être envisagé dans la durée ; *la* philosophie s'exprimerait en des énoncés, des propositions (vraies ou justes), qui domineraient le temps. J'aimerais mieux considérer *la* philosophie comme « la philosophie des philosophies » en entendant par là qu'elle s'élaborerait en tenant compte de tout ce qui, des philosophies, pourrait et devrait être retenu.

Pour ce qui concerne le critère de légitimité des philosophies, j'éprouve la même crainte que M. Piguet à l'égard d'une philosophie, qui, étant *la* philosophie, prétendrait à s'imposer du dehors. Nous dirions tous deux qu'elle ne devrait jamais exercer aucune « contrainte » sur les esprits, mais bien tenter de les gagner par une sollicitation toute spirituelle. Et les philosophes devraient, eux, non pas l'adopter d'emblée comme *la* philosophie, mais développer leurs propres conceptions en examinant et en appréciant les raisons qu'elle a fait valoir.

M. FERNAND BRUNNER (Neuchâtel) : En me donnant la parole, vous me faites grand honneur, mais aussi vous m'embarrassez. J'avais promis, en effet, à M. Reverdin de lui indiquer où se trouvait chez Leibniz la mention de la *philosophia perennis*, mais je ne lui avais pas dit que je le ferais maintenant... Je pensais lui donner ce renseignement demain ou après-demain. J'ajouterai cependant que, si ma mémoire est exacte, le passage leibnizien en question se trouve dans une lettre à Rémond qu'il faut chercher à la fin du tome III des *Philosophische Schriften* publiés par Gerhardt. [1] Mais Leibniz n'a pas été le seul à lancer cette formule. Il eut un prédécesseur à la Renaissance en la personne de Steuco, érudit italien, auteur d'un in-folio intitulé *De perenni philosophia*, qu'on trouve à la Bibliothèque nationale, à Paris. La thèse de l'auteur est que les dogmes chrétiens (en particulier celui de la Trinité) se trouvent chez Platon et chez les néoplatoniciens.

Réponse à M. Fernand Brunner. — M. Brunner me donne des renseignements dont je le remercie très cordialement. J'ai dû — le temps m'ayant fait défaut — abandonner les recherches que je faisais pour retrouver dans les ouvrages de Leibniz le passage où il parle de la « philosophia perennis ». C'est avec un vif intérêt que j'apprends que Leibniz a eu un prédécesseur en la personne de Steuco [2].

M. RENÉ SCHAERER (Genève) : C'est une méditation singulièrement délicate et nuancée que celle dont nous venons de suivre le développement. Au début, j'ai craint que M. Reverdin, sensible à la disparate des systèmes, des points de vue, des tempéraments, ne réduisît la philosophie à une sorte de mosaïque. J'ai compris ensuite qu'il voyait dans ce morcellement à la fois une exigence que nous devons accepter et une servitude à laquelle nous ne saurions consentir passivement. Mais je souhaiterais une seconde conférence où notre orateur développât ce qu'on pourrait appeler les méthodes d'approches de l'unité, car c'est là sans doute que se définit au propre la démarche philosophique, cette démarche qui ne ressemble à aucune autre, qui persiste avec constance

---

[1] Il s'agit de la lettre à Rémond, du 26 août 1714, Gerh., t. III, pp. 624-625.

[2] J'exprime ici ma gratitude à M. Brunner de m'avoir, le lendemain de notre séance, envoyé par écrit le texte entier de Leibniz, et je remercie M. Hugo Saini de me l'avoir aussi communiqué le même jour.

Voici ce texte (qui a été introduit dans la 5e édition du *Vocabulaire de la philosophie* de M. André Lalande) :

« La vérité est plus répandue qu'on ne pense, mais elle est très souvent fardée, et très souvent aussi enveloppée et même affaiblie, mutilée, corrompue par des additions qui la gâtent ou la rendent moins utile. En faisant remarquer ces traces de la vérité chez les anciens (ou, pour parler plus généralement, dans les antérieurs), on tirerait l'or de la boue, le diamant de sa mine, et la lumière des ténèbres ; et ce serait, en effet, *perennis quaedam philosophia*. »

au travers des temps et des lieux et dont on ne saurait nier l'originalité profonde sans nier la philosophie elle-même.

Peut-être, cependant, pouvons-nous tirer de ce silence relatif une précieuse leçon. Je la formulerais en reprenant une distinction de la *VIIe Lettre* de Platon : seul le multiple est exprimable ; l'unité, en tant qu'objet d'intuition pure et de vue synoptique, échappe aux mots et aux phrases : elle se définit au-delà de tout langage, comme le Dieu de certains mystiques, par les insatisfactions que son absence éveille en notre âme ; elle est le moule en creux de nos déceptions. Deux dangers menaceraient alors la pensée : renoncer à l'unité, vouloir embrasser l'unité. La mission philosophique, dont l'histoire atteste les triomphes, les défaites et, souhaitons-le, les progrès, consisterait à vouloir exprimer cet inexprimable, à vaincre petit à petit ses résistances.

M. Reverdin donnerait-il son approbation à cette manière de voir ?

Ce que l'histoire nous révèle en outre, me semble-t-il, c'est qu'il y a deux manières de philosopher. Les uns, tel Hegel, tendent avec tant de force à l'unité systématique, toute contradiction leur est si déplaisante qu'ils sacrifieront au besoin l'authenticité de leurs expériences profondes au besoin d'arrangement et d'homogénéité qui les possède. D'autres s'attachent de toute leur âme à deux ou trois expériences radicales et s'inquiètent moins d'arranger leur philosophie que de la fonder. Tel Descartes qui, partant de deux affirmations inconciliables mais péremptoires : l'homme est double, l'homme est un, va de l'avant d'un pas héroïque. Tel Spinoza qui réunit en une même vision l'unité de la substance et l'infinie multiplicité des attributs et des choses singulières. Ces derniers philosophes, qui, selon le mot de Bossuet, « tiennent les deux bouts de la chaîne », sont à mon sens les plus grands.

Ce qui est certain, c'est qu'en face de l'Un et du Multiple, on ne saurait évincer l'un des termes au profit de l'autre. Héraclite et Parménide eux-mêmes, dans des perspectives différentes, ont été contraints de les associer tant bien que mal. C'est perdre son temps que de mettre en discussion ce point-là. Certes, il y a des balancements périodiques et des victoires momentanées. William James n'a pas eu tort d'affirmer avec tant de force la thèse pluraliste. Mais c'est que les prétentions du monisme hégélien rendaient alors cette réaction nécessaire. Aujourd'hui, lequel d'entre nous, lisant James ou Schiller, et sans être hégélien le moins du monde, n'entend-il pas la voix de l'unité qui proteste ?

On peut en dire autant du clos et de l'ouvert. Actuellement, chez nous, l'ouvert semble accaparer les sympathies. Le mot, d'ailleurs, est chargé d'un indice favorable, en regard du clos, qui sent un peu le renfermé. Veillons toutefois à ne pas nous « enfermer dans une philosophie ouverte », comme le dit quelque part Maurice Blondel. Les seules prisons dont on ne s'évade jamais sont celles qui n'ont pas de barreaux. Car c'est alors de soi-même qu'on est prisonnier.

Réponse à M. René Schaerer. — M. Schaerer vient d'exprimer le sentiment que j'ai éprouvé moi-même en préparant mon exposé, puis, en vous le soumettant ce matin ; sans aucun doute, il faudrait compléter ce que j'ai dit et parler « des méthodes d'approches de l'unité ». Je remercie M. Schaerer de la leçon qu'il tire de ce qu'il appelle mon « silence relatif ». Je la crois juste et l'apprécie. Qu'il me permette cette indication : lorsque je fus invité à faire la communication de cette année, je commençai par me demander ce que comportent et impliquent dans la vie de l'esprit, chez un philosophe et pour une société de penseurs, ces notions : « un », « unité », « union », « unicité », « accord »,

« communion » ; c'est cela même qui m'obligea d'examiner aussi « plusieurs ». « quelques-uns », « tous », « pluralité », « multiplicité », « désaccord », etc.

Par le titre de ma communication : « Philosophie et philosophies », et dans mon exposé, je tentai d'associer, aussi intimement que possible, les deux intérêts pour l'un et pour le multiple. Mais nous parlons, en effet, plus facilement du multiple que de l'un. Lorsque j'interroge l'histoire des pensées humaines, la pluralité m'apparaît nettement, et comme « réalisée », tandis que l'unité ne se discerne que comme le terme « idéal » vers lequel beaucoup pensent — et je suis de ceux-là — qu'il importe de tendre...

Si unité et multiplicité ne sont susceptibles d'être pensées que par implication réciproque, l'on pourrait symboliser la difficulté où nous sommes de donner le plus fort des accents à l'union, et d'exprimer l'unité, en disant que tout jugement philosophique lie, en un acte unique, *des* idées, et que l'union, l'unité ou l'identité ne peuvent être « exprimées » que dans des jugements.

Retenant comme très significative la mention que M. Schaerer fait du « Dieu de certains mystiques », je dirais que si « unitive » que soit la communion mystique, elle lie *des* êtres (le mystique à son Dieu). Et si nous voulions exprimer l'unité, l'unicité, l'Un par le seul mot « Dieu », encore le penserions-nous comme étant l'Etre en relation avec des êtres...

Avec M. Schaerer, je crois que la « mission philosophique » s'exerce au gré et au prix d'une tension extrême de l'esprit, qu'attire le multiple et qui aspire à l'un. J'ajouterai que tous les textes philosophiques, les plus riches en expressions de vérité, de bien, de beauté et d'amour, doivent s'insérer dans un contexte — initial et ultime — où nous lirons que l'Etre « est mystère ».

Je retiens comme très suggestif ce que M. Schaerer vient de dire de deux manières de philosopher. Pour ce qui est du « clos » et de l'« ouvert », je m'en suis expliqué ailleurs ; je me borne donc à remercier M. Schaerer de ses indications très fines.

M. Samuel Gagnebin (Neuchâtel) : Nous sommes tous reconnaissants à M. le professeur Reverdin, et je le félicite à mon tour, d'avoir dévoilé devant nous l'effort constant, toujours poursuivi et toujours incomplet, du philosophe pour atteindre la philosophie à travers les philosophies.

Il me semble que le problème présente une double face.

Le maître de philosophie, dont on vient de parler, et qui faisait scandale en déclarant, dès le début, qu'il ne savait pas ce que c'était que la philosophie, voyait sans doute cette double face. Il avait un programme qui fixait la matière de son enseignement et il connaissait cette matière dans son détail ; mais l'esprit dans lequel il devait enseigner, le but dernier à atteindre par cet enseignement, la justification de celui-ci, pouvait-il en décider sans se poser de questions et sans reconnaître que les réponses diffèrent d'un maître à l'autre ? Un cours de philosophie qui ne ferait allusion ni à Platon, ni à Aristote, ni à Descartes, Kant ou Hegel ne serait pas un cours de philosophie. Nous savons donc ce que c'est que la philosophie historiquement et dans le passé. Mais les choses se présentent autrement quand il s'agit de l'effort présent, actuel du philosophe.

En face de la philosophie à faire, de celle qui doit éclairer nos démarches les plus importantes et nous permettre d'assumer notre responsabilité d'homme à notre époque et sous le regard toujours vivant de nos devanciers proches ou lointains, il s'agit de concevoir à nouveau la philosophie, d'en poursuivre les méthodes et l'esprit. C'est une œuvre de création, ou de recréation, qui

n'exige pas seulement la connaissance approfondie du passé ; mais son interprétation, la prolongation de ses lignes de force, la revalorisation d'une attitude de la pensée, la découverte d'une idée ordonnatrice et directrice. Cela ne peut s'élaborer sans une mise en question des philosophies et, de plus, la découverte d'un langage approprié. N'est-ce pas là le consentement à une aventure dont nous ne pouvons prévoir ni les péripéties, ni l'issue ? Il me semble que celui qui ne s'engagerait pas dans cette aventure serait un maître sans véritable efficacité.

Mais ici, le philosophe n'est pas dans une situation très différente de l'artiste et du savant, pour autant qu'ils font œuvre initiatrice ; mettons un Vinci, un Shakespeare, un Galilée, un Lavoisier, un Gauss. Sans doute agissent-ils au nom de leur art ou de leur science et en expriment-ils en quelque sorte la spécificité. Ils en assument la responsabilité et la conduite et s'identifient avec eux. Mais ils en changent le cours ; mettent en question les traditions les mieux établies. Comment sauraient-ils d'avance si l'art ou la science qu'ils élaborent représenteront encore, et en quelle mesure, l'idéal jusqu'alors poursuivi ? Par exemple, il me semble vain de prétendre définir une fois pour toutes la spécificité des mathématiques. Un mathématicien ne peut fixer avec précision les limites de son domaine de recherches ; il ne les connaît qu'après l'œuvre accomplie. Et l'est-elle jamais ? Les conséquences d'une découverte, qui peut paraître d'abord sans grande importance, sont souvent lointaines et fécondes, si cachées qu'elles aient été.

Revenons au philosophe. N'est-il pas constant que l'idée fondamentale, qui a orienté toute une philosophie, ne se découvre dans sa force et sa simplicité qu'au cours des diverses interprétations qu'on en tente. Je ne rappelerai que le troisième genre (ou le quatrième) de connaissance de Spinoza qu'on a tant discuté et qu'on discute encore. Il se rapporte aux essences singulières affirmatives et conçoit celles-ci comme dépendant de Dieu et de ses attributs continûment et immédiatement. Peut-être que Spinoza lui-même, et avec la certitude que lui donnait la connaissance intuitive, eût-il été embarrassé d'en définir la complète spécificité, car nous n'avons pas une connaissance parfaite de Dieu, l'unique substance, qui a une infinité d'attributs dont nous ne connaissons que deux, la matière étendue et la pensée.

S'il est déjà si difficile de définir la spécificité d'une philosophie, celle-ci introduisant une méthode nouvelle et une intuition souvent presque insondable, comment prétendre fixer la spécificité de la philosophie telle qu'elle doit nous inspirer et éclairer une route qui n'est pas tracée et qu'il appartient au philosophe et à ses interprètes de tracer ?

Réponse à M. Samuel Gagnebin. — Je remercie vivement M. Gagnebin de faire valoir toute une suite de considérations très importantes sur notre problème et sur les créations de l'esprit.

Ce problème présente bien, comme il vient de le dire, deux faces, et cela, tant pour le philosophe que pour le « maître de philosophie ». Si le maître, lui, connaît la « matière » de son enseignement, cette matière est d'ordre spirituel, comprenant énoncés et significations. D'autre part, le maître s'interroge sur la philosophie elle-même. C'est dire qu'il cherche la vérité sous les chefs suivants : *a*) quelle est vraiment la pensée de Platon, de Descartes, de Hegel (questions d'interprétation) ; *b*) quelle part de vérité ces philosophies nous apportent-elles ? ; *c)* quelle serait la philosophie : que dois-je en penser quant à moi ?

M. Gagnebin a parlé d'une manière détaillée, à la fois nuancée et ferme, de « la philosophie à faire ». Je suis heureux qu'il ait comparé l'aventure où

s'engage le philosophe aux aventures, en partie semblables, en partie différentes, des savants et des artistes. [1]

Si les créateurs — en quelque ordre qu'ils travaillent — ont le pressentiment des recherches à faire, des directions à prendre, aucun d'eux ne sait, en effet, ce qu'il pensera, dira, écrira, peindra ou façonnera, avant d'avoir poussé la recherche, et l'effort, jusqu'à leur accomplissement.

Et même, les indications de M. Gagnebin sont significatives, il appartient à l'œuvre philosophique de contenir en elle des virtualités de développement, des implications et des conséquences dont la nette conscience a pu échapper aux plus grands penseurs.

M. Ed. Lescaze (Genève) : L'exposé nuancé et profond de M. Reverdin ne saurait laisser indifférent un de ses anciens élèves. En écoutant M. Reverdin, j'ai retrouvé ce sens de la mesure, cet esprit de finesse et cette générosité qui rendent ses cours si attachants.

Mais une indécision de la pensée de M. Reverdin me trouble. Qu'est-ce que la philosophie ? Une espèce de foi, déclare M. Reverdin. L'idéal philosophique ne saurait être démontré ni réfuté. L'effort métaphysique serait conditionné par un élément personnel intransmissible. L'illusion du philosophe consisterait à transmuter en intellectualité ce qui vit dans l'expérience personnelle.

M. Reverdin insiste judicieusement sur la décision prise à l'origine de toute philosophie. Mais cette démarche n'est pas gratuite. Elle se fonde en raison et vaut pour tous. Elle comporte des preuves et des réfutations. Quand Socrate s'entretient avec les jeunes gens d'Athènes, ou avec les sophistes, la philosophie ne se réduit pas pour lui à une affaire de préférence personnelle, mais elle s'exprime en une démarche de la raison et tend à démontrer des vérités communicables. Et aujourd'hui, je n'ai pas le droit de prétexter les « contradictions des philosophes » pour renoncer à trouver des preuves de la vérité.

Sur un second point, la pensée de M. Reverdin me paraît indécise. Elle n'affirme pas nettement la spécificité de la philosophie. Certes, la philosophie est « une élucidation de l'expérience humaine » (Merleau-Ponty) qui ne se retranche pas à l'écart des sciences. Mais la philosophie a son caractère propre et elle ne se confond pas avec une simple réflexion sur les sciences et leurs méthodes. Le *Discours de la méthode* lui-même ne se réduit pas à un commentaire de la science mais il exprime une vérité originale spécifiquement philosophique.

Réponse à M. Ed. Lescaze. — Je ne crois pas avoir dit que la philosophie « était une espèce de foi ». Ce que j'ai voulu dire, c'est que pour philosopher il faut accomplir d'abord, puis répéter au cours de sa réflexion, un acte de confiance en la pensée humaine. Cette confiance de l'esprit en la valeur de la pensée, en la validité de certaines de ses opérations, et dans la sûreté de certaines de ses méthodes, ne doit certes pas être immédiate, aveugle, dogmatique ; l'exercice d'une critique vigilante reste toujours nécessaire. Mais, indispensable en sa manifestation légitime, on ne peut, pour la déclarer fondée, en appeler à des constatations comme celle-ci, par exemple : « La plupart des hommes participent à cette confiance. » Car, d'une part, pour être faite, cette constatation requiert l'exercice de la pensée, et d'autre part, cette confiance est la

[1] L'activité que demande la philosophie « participe à celle du poète et à celle du géomètre » avait écrit Charles Secrétan (*Précis élémentaire de philosophie*, p. 11-12).

condition préalable pour que, dans n'importe quel ordre, l'élan soit donné au « cheminement » de la pensée.

Qu'il y ait, à l'origine de toute philosophie, une décision personnelle, M. Lescaze l'admet, comme moi ; mais il ajoute : « Cette démarche n'est pas gratuite ; elle se fonde en raison et vaut pour tous. » Je crois que les vocations philosophiques mettent en éveil et en jeu toutes les aspirations de l'âme ; elles demandent au philosophe de répondre aux exigences, fort sévères, de principes logiques et rationnels, de méthodes, de normes, et de satisfaire à des obligations de la conscience.

M. Lescaze évoque l'exemple de Socrate. Prenons l'idée de la justice. Sans doute, Socrate cherche à déterminer *la* justice ; mais n'est-ce pas à la suite d'une décision par laquelle il a répondu à sa « vocation » ? Et ne peut-on pas montrer, en ce qui concerne les normes, que, si elles imposent des exigences à la pensée et à la conscience du philosophe, une part de l'effort philosophique consiste à en discerner — et en exprimer — toujours mieux la signification et la portée (développement des idées de vérité, de preuve, de droit, de solidarité, de charité, etc.).

M. Lescaze regrette que je n'aie pas affirmé nettement la spécificité de la philosophie, de laquelle il dit qu'elle « ne se confond pas avec une simple réflexion sur les sciences et leurs méthodes ». J'en tombe d'accord avec lui : réduire la philosophie à cette réflexion, c'est l'amoindrir très fâcheusement ; mais, ajouterai-je, exclure cette « simple réflexion » (qui n'est pas une réflexion... simple !) des obligations de la philosophie, c'est l'amputer d'un de ses membres.

J'ai essayé de montrer que le philosophe doit vouer sa réflexion, critique et constructive, à tout ce qui est réel et à toutes les valeurs idéales. Notre ami Rolin Wavre aimait à caractériser la philosophie en disant qu'elle doit tenir compte de tout... Telle est aussi ma conception.

Voilà pourquoi j'ai engagé les philosophes à redouter un danger qui les guette, celui de traduire et de réduire en termes de stricte intellectualité l'ensemble de la vie spirituelle, avec ses relations affectives et volitives...

Pour répondre à M. Lescaze, et en m'adressant aussi à ceux d'entre mes auditeurs de ce matin qui, comme lui, trouvent ma conception de la philosophie trop vaste, indécise et floue, je ne saurais mieux faire que de donner comme expression de ma pensée ces lignes d'Emile Bréhier :

« C'est dire que la philosophie ne saurait être scindée du reste de la vie spirituelle, qui s'exprime encore par les sciences, la religion, l'art, la vie morale ou sociale. Le philosophe tient compte de toutes les valeurs spirituelles de son temps pour les approuver, les critiquer ou les transformer. Il n'y a pas de philosophie, là où il n'y a pas un effort pour ordonner hiérarchiquement les valeurs. » [1]

Qu'il soit permis au président central de conclure par quelques réflexions cet intéressant débat bien fait pour éclairer par des prises de position personnelles quelques-uns des multiples aspects du problème traité par M. Reverdin.

Le nœud du problème me paraît avoir été fort bien marqué dans le dialogue entre MM. Schaerer et Reverdin : l'unité — l'unité d'un système achevé exprimant *la* vérité totale, *ne varietur* — ne peut être que *visée*, non jamais

[1] *Histoire de la philosophie*, tome I, p. 11.

atteinte ; elle est un *idéal*. Pourquoi ne peut-elle être que cela ? Parce que l'unité dont il s'agit est *unité-liaison* (M. Reverdin dira « union » et fera remarquer qu'elle se traduit intellectuellement par le jugement). Or la totalité des « éléments » à relier ne nous est jamais donnée, ni la totalité des modes possibles de liaison. C'est la raison pour laquelle les philosophes ne s'entendent pas sur les « méthodes d'approche de l'unité ». On ne pourra jamais, semble-t-il, en dresser le catalogue une fois pour toutes ni non plus déterminer leur efficacité au moyen d'un critère unique.

Cela peut paraître grave : le scepticisme et le relativisme s'autorisent de ce fait pour mettre en question le bien-fondé du « projet » philosophique. Il faudra donc que la philosophie, si elle veut poursuivre son œuvre sans s'exposer au reproche de tomber dans un sommeil dogmatique, commence par se mettre elle-même en question et que, définissant son entreprise, elle en fasse apparaître la légitimité. On n'a peut-être pas assez insisté sur ce point dont Pierre Thévenaz n'aurait pas manqué de souligner l'importance, si la maladie qui devait, hélas, l'emporter ne l'avait empêché de participer à la séance.

Il s'agit en effet d'un problème qui est proprement la *crux philosophorum* : s'il y a, en effet, comme on l'a dit, un idéal d'unité totale auquel tend (ou « doit » tendre) la philosophie, et s'il est certain que nul philosophe ne pourra se vanter d'avoir atteint ce but ultime, alors pourquoi se mettre en route ? Si le but est à l'infini, à quelque point de la route que l'on se soit avancé, on sera toujours à une distance infinie du but (objection de M. Ph. Muller).

Envisagé sous cet angle, l'examen du problème philosophique nous paraît conduire à une conclusion qui n'a peut-être pas été assez clairement dégagée de la discussion de Morges.

Notons d'abord que l'impasse est sans issue, si nous concevons cette « marche à l'étoile » comme un progrès vers un terme qui pourrait prendre corps sous la forme d'un système achevé de propositions où l'on pourrait trouver la traduction intellectuelle exhaustive de la réalité totale. Cette illusion du réalisme naïf correspond à un stade que la pensée philosophique, devenue critique, a dépassé. L'*unité-terme*, nous devons l'abandonner, et cela nous permet de sortir de l'impasse, si nous lui substituons *l'idée fonctionnelle de l'unité-liaison*. On voit alors le problème changer d'aspect : l'unité-liaison est atteinte, elle est réalisée par la pensée sous l'une de ses formes possibles (il y en a une infinité) *en toute liaison valable* (c'est-à-dire capable de constituer un acquis, d'enrichir et d'approfondir notre expérience, comme le veut M. J.-Claude Piguet).

L'unité-liaison est acte et vie de la pensée ; elle est indivisible et tout entière présente en chacune de ses réalisations ; il n'y a point de terme à envisager où elle serait enfin complète, mais l'amplitude de ce qu'elle embrasse peut croître sans limite. Elle se réalise d'ailleurs sous des modalités diverses, non pas seulement intellectuelles (scientifiques et philosophiques), mais morales, et pratiques (techniques), mais esthétiques, enfin religieuses, s'il est juste de concevoir la fonction religieuse comme l'aspiration à l'unité *vécue* (à l'union) considérée dans son principe même et se donnant une expression symbolique de valeur et d'efficacité inégales dans les multiples formes du culte.

L'aspiration à réaliser l'unité-liaison ainsi généralisée, mais non du tout détachée de ses formes concrètes, appartient à l'essence même de la vie de l'esprit ; elle en est le moteur inépuisable : « logos », « éros » et « agapè » en une synthèse indissoluble.

HENRI-L. MIÉVILLE.